

## Pensées secrètes de Paul

Et puis merde ! Ce que tu me racontes là ne m'intéresse pas. C'est couillon de ta part d'être venu jusqu'ici pour me parler de ta Poinsettia, de tes sérénades.

C'est démodé les sérénades, tu entends ? Démodé.

Y'a plus de place pour ça aujourd'hui, *ti-mal* ; que du folklore, des histoires à raconter entre ancêtres pour évoquer le bon vieux temps, des contes à faire croire que la vie de musicien c'est autre chose qu'une galère !

La musique, l'amour, la vie, même bête même poil !

Les mêmes commencements frétilants, la même fièvre d'avoir découvert un trésor que personne d'autre ne trouvera, parce que tu te crois unique.

Tu te crois le seul qui puisse convenir à cette femme, le seul à ressentir les choses de cette manière, un spécimen avec des gènes qui ne sont qu'à lui, avec sa formule intransmissible, inimitable et qui croit par ce simple fait que tout en lui est spécifique.

Et puis, tous, on dérape pareil, on se casse la gueule sur l'inconnu !

Ton histoire, c'est pour ça qu'elle m'intéresse pas.

C'est parce que c'est encore un leurre et que dans un mois, un an, dix ans, quel que soit le temps et l'acharnement que tu mettras à reculer l'échéance, la fable que tu t'inventes va lâcher, claquer, clamser, comme toutes les autres.

Alors, pourquoi tu veux que moi aussi, je te blouse sur la marchandise ? Tu crois pas qu'on est assez blousés comme ça ?

Moi, c'est pas une femme qui m'intéresse, c'est toutes les femmes avec leur corps, leur sueur, leur misère, leur roublardise aussi.

Moi, c'est pas le parfum des forêts qui m'attire, mais

la peste de la charogne parce qu'elle au moins, elle camoufle rien, elle triche pas.

La charogne est là, brutale, irrespirable et elle te dit :

— Voilà, c'est moi, je suis ton odeur profonde, ta fécondité à venir.

Pas de chichis, pas de manières, pas d'extase feinte au clair de lune sur les champs de canne.

Les clairs de lune sur les champs de canne, ça me fout la pétoche, à cause du brillant de ce gris anthracite, irréel, silencieux, immobile.

Ça me panique complètement.

Je préfère à tes sérénades langoureuses les braillements d'un saoulard qui saute du toit de la mairie et qui s'écrase au milieu de la foule.

Ha, ha ! Leurs gueules hilares qui se figent devant les éclaboussures de sang sur la chaussée.

Je préfère, à tes salades d'œillades du matin dans tes caleçons que j'imagine trop longs et les mailles trop larges de ton tricot de peau, je préfère l'homme qui s'épouille aux carrefours et lance un crachat indécollable dans les cheveux des enfants qui s'amuse à se moquer de sa détresse. Listor ! Souviens-toi de Listor ! Ou de Zaboca, les mendiants de notre enfance !

Je préfère, au passage, tâter le sein d'une femme fraîche et jeune, qui hoquettera à mon geste et je reste libre d'imaginer qu'il s'agissait d'un hoquet de plaisir.

Et si encore, encore, j'aimais mieux m'endormir sur les bancs de la place de la Victoire, marchander en haillons une chemise de marque dans un magasin de luxe rien que pour le plaisir de voir le vendeur résister à la tentation de me vider avec fracas ?

Quand je t'ai demandé si tu avais toi aussi battu la mesure, est-ce que tu as bien compris ma question ? Non. Autrement, tu ne m'aurais pas répondu comme tu l'as fait.

Toi aussi, tu marques le rythme distraitement, sans même prêter attention à la musique comme le font les clients que tu as vus ce soir.

Les doigts sur la table, le pied qui tape régulièrement le carrelage comme une horloge.

Et en même temps, tu tritures ton chapeau, ému, parce que tu te donnes le droit de t'approprier un peu ce que je joue vu que je suis ton frère.

Voilà, une possession supplémentaire, un objet de fierté, un luxe que tu partages avec quelques autres. Père, mère, frères et sœurs, quelques copains d'enfance.

Un luxe dont tu profites sans chercher à saisir ce que traque ma musique.

Tu ne comprends pas, j'en suis sûr. Tu ne peux pas comprendre.

Tu n'écoutes jamais que toi-même, que la mélodie qui sommeille au fond de toi, et selon ton humeur, tu donneras une couleur à ce que tu entends.

Voici comment j'aimerais que ça se passe entre nous, vraiment.

Tu t'éloignerais de moi.

Tu repousserais en arrière ton chapeau.

Tu détacherais les deux premiers boutons de ta vareuse. J'ai remarqué que tu avais déjà quelques poils blancs qui s'enroulaient sur ta poitrine.

Temps sur temps. Le temps a fait le temps, mon frère.

Tu m'attraperais par la main et tu m'entraînerais.

Imagine-nous !

Nous longeons les murs en crépi blanc du Crédit Agricole sur lesquels tu t'écorches les coudes en passant.

Voici que nous nous engouffrons dans la petite rue abrupte et sombre qui descend vers la plage de la Datcha.

Nous trébuchons sur les pierres, emportés dans l'élan de la descente.

Tu n'as qu'un but : retourner au bar d'où nous sommes partis.

Je tente de t'arrêter, mais tu n'écoutes pas mes protestations, mes questions, les anathèmes que je te lance.

Courir. Une fois de plus dans l'urgence, avant que les hésitations ne te reprennent, avant que la peur ne surgisse à nouveau et qu'elle ne vienne détruire cet élan. Si rare entre nous.

Nous arrivons enfin devant le bar de l'Espérance et j'ai peur, je redoute de ne pas pouvoir me maîtriser.

Mais tu ne t'arrêtes pas. Tu es déterminé.

Tu pénètres dans la salle où les couples dansent encore ; la musique est bruyante, mais notre entrée ne passe pas inaperçue. Les couples s'écartent et c'est au milieu d'une haie d'hommes et de femmes dont les corps sont figés dans une attitude belliqueuse que nous nous dirigeons vers le piano dont le couvercle est resté relevé, comme en attente.

Les touches sont légèrement jaunies, l'une d'entre elles est enfoncée et pensivement, je la relève avec délicatesse.

Joue. J'écouterai.

J'aimerais tant que tu me dises cela. Rien d'autre.

Joue. J'écouterai.

Maintenant, enlève ton chapeau. Pose-le sur le sol, à tes côtés. Débarrasse-toi de ta montre, de ta chevalière.

J'ai toujours trouvé ridicule cette chevalière au petit doigt de ta main droite.

Tire une chaise à toi et installe-toi au milieu du cercle qui se forme autour de nous, Mets-toi à ton aise, les pieds sur

la chaise, les bras enserrant tes genoux et la tête posée sur tes avant-bras.

Rassemble-toi !

Je ne peux pas refuser de jouer, pris à mon propre jeu.

Je reste debout, la tête baissée.

Je suis conscient des regards de cette foule, de la tension qui est assemblée là.

Tout d'un coup, il fait plus chaud dans la salle.

Je sais confusément qu'il suffirait d'une erreur de ma part pour que ces gens s'emportent, et m'apostrophent violemment.

Non point qu'ils aient le désir de m'entendre jouer, un désir qui se manifesterait joyeusement, un plaisir anticipé et qui, devant mon recul, exprimerait sa déception par des huées, je ne sais quoi...

Non, ils estiment que nous avons interrompu leur danse et que, de ce fait, nous leur devons de l'émotion, de l'inattendu.

Je frappe du majeur une note isolée, puis une autre et m'assieds en souriant. J'ai tellement rêvé ce moment-là.

Les applaudissements qui saluent ces deux premières notes viennent confirmer que je ne me suis pas trompé.

Je les sens raides et froids, impératifs, ces spectateurs :

— Voilà, tu as bien compris ; mais nous t'avons à l'œil.

Je tremble légèrement.

La musique est déjà présente en moi, vacillante, frémissante.

Je me demande si mes doigts, mes mains, mes poignets, mon corps limité sauront transcrire ces sons qui, de même que l'auditoire concentré et tendu, me guettent.

Je promène mes doigts sur les touches et leur adresse en moi-même une prière anxieuse, les supplie de se laisser faire, d'apporter leur propre concours à mes insuffisances, habitées

qu'elles sont les unes et les autres des phrases qui s'appellent entre elles, langage en attente, posé d'avance, inscrit dans l'espace et que moi, instrument également, je vais aller chercher...

Au glissement de mes doigts, les touches s'abaissent et se relèvent, marquent les interlignes exposés en guise de salut.

Entre chaque silence un jeu de questions lancées et de réponses qui tombent dans les vides, que moi seul perçois.

J'aime ce qui se livre à moi et la création s'amplifie.

Après l'impression d'une naissance difficile, d'une force puissante et immobile qui brime l'expression, voilà que comme un envol de noctuelles, encore gris, les sons s'élèvent, déliés.

Le silence est impressionnant dans la salle qui happe la musique.

L'auditoire est suspendu à mes doigts, soumis à la succession d'impressions qui le saisissent, tantôt des gerbes d'eau à l'éclatement d'accords plaqués dans les aigus, tantôt un bruit de ruissellement à l'écoute de ces notes frôlées, en progression rapide. Ou bien l'évocation de la proximité de la mort à ces râles qui montent et redescendent, produisant un son rauque, gargouillis de salive dans la gorge qui poussent à l'extrême le désir de dire, jusqu'à parvenir à la limite où les mots n'ont plus suffisamment de volonté.

Je retiens l'émotion, incertain de ma capacité à supporter le choc, cette concentration extrême, la suspension du souffle, la crispation sourde des muscles, la régulière percussion dans les tympanes.

Mais le musicien en moi défie les limites du corps et pénètre dans ce qui n'est encore qu'une alcôve.

Attends encore un peu.

D'autres images se bousculent en moi, sourdent de la

musique – transhumances, écroulement de temples, surgissement d'îles en pleine mer, traites, sacrifices, holocaustes, repli des corps sous la morsure des fouets, coups portés et blessures et puis l'instant d'après, éclats de rires, célébrations, danses, puissance d'amour, extases toujours incomplètes.

La distance à creuser est immense, un abîme sans fond.

Je perçois des ombres délicatement en mouvement qui sont comme le double de ces hommes et de ces femmes qui m'écoutent et dont les bruissements me parviennent en murmures, gorges discrètement raclées, corps qui se rétablissent pour éviter l'ankylose, qui se laissent tomber sur la chaise la plus proche, le plus silencieusement possible.

Aucun mouvement de cette salle, aucun souffle ne m'échappent.

Les émotions sont concentrées, presque palpables.

Je touche les corps sans les regarder, ma musique leur intime l'ordre de ne pas bouger, sans la moindre violence.

Ma musique est une spirale qui les engloutit les uns après les autres, les rassemble en un même lieu de sensations, de la même vague les élève, les maintient en suspens, les pose doucement, les saisit avec force et le silence qui dure les projette à nouveau dans toutes les directions, les ramène à leur lieu initial, surpris, comme étourdis, incapables de bouger, conscients que l'enchantement a pris fin.

Alors, ils laissent échapper un mot, une exclamation, un applaudissement.

Puis vient le silence, d'épuisement partagé.

Toi, Joseph, enfin, tu n'as pas bougé.